

Et la fête continue...

Michel Coulombe

Volume 4, numéro 2, septembre–octobre 1983

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/34786ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Coulombe, M. (1983). Et la fête continue.... *Ciné-Bulles*, 4(2), [0]–2.

Et la fête continue...

Fin août, fidèle au rendez-vous, la foule enthousiaste des cinéphiles montréalais (mais aussi trifluviens, outaouais, sherbrookoïses, ...) envahissait les cinq salles du Parisien, pressée d'oublier au paradis des premières un long été de disette passé sous le signe des sous-produits américains, des productions généralement plus coûteuses que riches en surprises. Une fois de plus, éternelle, la magie du cinéma intervenait et, en moins de deux semaines, le Festival des films du monde (F.F.M.) parvenait à chasser les mauvais souvenirs estivaux pour annoncer, avec stars, tapis rouges, limousines, tambours et trompettes, l'automne cinématographique.

Fort de ses sept années d'existence, solidement implanté, le F.F.M. peut enfin respirer. Il a maintenant fait ses preuves, trouvé sa clientèle, bâti son image, établi sa tradition. Bref, envers et contre tous les mouvements de protestation qui l'ont secoué depuis sa création, il existe et se porte remarquablement bien. A peine l'ombre de la détestable "affaire Gaumont" plane-t-elle encore sur les guichets débordés du festival. Même le milieu cinématographique québécois a, par lassitude ou par tactique, renoncé à son habituelle marche de protestation et de boycottage pour signer une trêve avec le maître d'oeuvre du F.F.M., Serge Losique. Ne serait-ce qu'en raison de cette accalmie et malgré la toujours faible représentation du cinéma québécois au F.F.M., l'année 1983 mériterait qu'on s'en souvienne...

Le public quant à lui ne s'est jamais aligné sur la position des artisans du cinéma québécois. Depuis la création du festival en 1977, le nombre de spectateurs augmente chaque année. À défaut d'une statistique officielle on évalue la fréquentation en 1983 à 160 000 - 180 000 personnes. On peut diverger d'opinion avec la direction du festival, il faut reconnaître là un indiscutable succès qui ne saurait avoir qu'un effet d'entraînement sur la fréquentation régulière des salles de cinéma. Certains festivaliers avides de pellicule fraîche ont poussé l'amour du cinéma, le goût du festival et la patience jusqu'à faire la file six heures durant pour se procurer des billets. Nul doute que l'an prochain on augmentera, de façon significative, le nombre des guichets, ce qui pose, bien sûr, la question mille fois répétée cette année: faut-il ajouter d'autres salles à celles du Parisien? Dans une telle éventualité, saura-t-on éviter le dispersement?

Orientée par le palmarès cannois, par les recommandations des journalistes et par les génériques les plus impressionnants, une majorité de spectateurs recherche, comme il se doit, les valeurs sûres. On fait des pieds et des mains pour assister aux projections de *Carmen*, de *Danton* ou de *L'été meurtrier* tout en sachant pertinemment que ces films connaîtront une sortie commerciale peu de temps après le festival. D'autres spectateurs recherchent plutôt le dépaysement, aussi préfèrent-ils avancer en terrain vierge et visionner, qui tel petit film suédois au titre évocateur, qui telle sélection particulièrement intrigante de courts métrages. Excités par le risque, animés par un besoin forcé de découvrir le monde, ceux-là auront compris la véritable mission culturelle d'un festival d'envergure internationale.

Le volet soviétique du F.F.M. n'a soulevé aucune passion (bel euphémisme, on en a à peine parlé). Il devrait en aller bien autrement de l'hommage qu'on doit rendre en 1984 au cinéma australien. Celui-ci promet d'être plus commercial, plus occidental, plus enlevé que



Du jazz soviétique, en compétition officielle.

la sélection soviétique. Ces deux cinémas nationaux occupent des positions très différentes dans la production mondiale et leur succession à la place d'honneur témoigne du souci évident des organisateurs du F.F.M. de couvrir le plus largement la gamme du cinéma de qualité. On offre le très hermétique (par exemple, *En haut des marches* de Paul Vecchiali) tout comme le très accessible (*Vivement dimanche* de François Truffaut) mais en ne présentant qu'un petit nombre de productions américaines.

Si le F.F.M. se porte assez bien, la partie n'est pas encore gagnée. Il reste plusieurs défis à relever. Les plus ambitieux diront qu'il appartient maintenant à Serge Losique et à Danièle Cauchard de hisser Montréal au rang des grands festivals internationaux de cinéma que sont Cannes, Venise et Berlin. Les plus réalistes affirmeront qu'il faut d'abord s'assurer d'une plus forte représentation de la presse internationale (qui préfère la Mostra de Venise où on peut voir Bergman, Fellini et Godard...), raffermir le marché du film et aussi s'inquiéter de la faiblesse de la compétition officielle (on y trouve encore des films quelconque de style de *Wild Duck* et de *Les bataillons célestes*). La sélection de courts métrages en compétition s'avère encore plus décevante que celle des longs métrages; on y voit tant d'oeuvres mineures qu'ont fini par croire que le F.F.M. ne lui accorde que bien peu d'attention. C'est regrettable. En fait, pour le moment, le jury a beaucoup plus de prestige et d'étoffe que l'éventail de films qu'il doit juger. Tous les films de la compétition ne méritent tout de même pas qu'on les jette aux oubliettes. Il s'y trouve des *Benvenuti* (une oeuvre à double niveau, raffinée, intelligente et d'une esthétique remarquable), des *Danton* (un regard très polonais sur la Révolution française et une performance à vous couper le souffle de Gérard Depardieu) et des *The Go Masters* (une audacieuse co-réalisation sino-japonaise qui présente la passion du go sur fond de guerre sino-japonaise ce qui en fait un véritable film-événement).



Une élégante pianiste de concert, Fanny Ardant dans *Benvenuta*.

Par ailleurs, les invités de marque du F.F.M., acteurs et réalisateurs, sont littéralement coupés du grand public. Le cinéophile, qui n'a pas accès au Saint des Saints (en l'occurrence le Regence Hyatt), ne rencontre ceux à qui il vient pourtant rendre hommage que lorsqu'ils se présentent au micro avant une projection pour déclarer quelque chose qui va du "Je suis heureux d'être à Montréal" au "Voici mon dernier film, j'espère qu'il vous plaira". Il doit donc s'en remettre aux médias pour connaître autre chose que le profil droit de Robert Altman ou la démarche de Gabrielle Lazure. On est bien loin des discussions qu'encourage le Festival international du nouveau cinéma. On l'a maintes fois constaté, l'horaire très serré du F.F.M., mécanique des plus fragiles, ne laisse pas de place aux longs discours mais favorise plutôt les généreuses salves d'applaudissements en l'honneur des créateurs. Et le public montréalais applaudit comme pas un. C'est connu.

Cette année, le festival a trouvé un canal publicitaire taillé sur mesure, l'émission *A première vue* présentée chaque soir, du 18 au 28 août, au réseau français de Radio-Canada. Si cette émission d'une grande souplesse a su transmettre la fièvre du festival et la passion du cinéma en présentant et en commentant des extraits de nombreux films, elle a aussi fait l'objet de remarques particulièrement acides de la part de festivaliers préférant

les analyses fouillées aux commentaires hâtifs. Chose certaine, le F.F.M. y a considérablement gagné en notoriété. Même Québec a voulu sa part du gâteau si bien qu'on a organisé au Cinéma Cartier (comme il se doit...) le Festival international de Québec qui s'est tenu fin août-début septembre.

La re-sortie de *The Rope* (1948) d'Alfred Hitchcock constitue assurément le moment le plus exaltant de ce septième Festival des films du monde. Non seulement cette oeuvre cinématographique est-elle citée dans de nombreux ouvrages, mais encore marque-t-elle une date importante dans la carrière du maître incontesté du suspense. Premier film couleur et première production indépendante d'Hitchcock, *The Rope*, tourné en continuité, montre bien qu'on peut reprendre avec brio pour le grand écran une oeuvre théâtrale aux dialogues empruntés et faire des prodiges avec de simples mouvements d'appareils. Tant pis si le crime qu'on voulait parfait s'effondre lamentablement. La maîtrise dont fait preuve Hitchcock ne cesse jamais d'étonner, de séduire aussi. Puisse-t-on s'en inspirer...

Le Yougoslave Slobodan Sijan recevait le Prix spécial du jury en 1981 et le Prix du jury en 1982 pour ses premières oeuvres, *Qui chante là-bas* et *La famille Marathon*, deux films d'humour noir où la caricature aide

à faire passer un regard féroce sur la réalité. En 1983, malheureusement, il n'aura pas été possible de voir le nouveau long métrage de Sijan au F.F.M., un film au titre pourtant prometteur, *How I was systematically destroyed by an idiot* dont on dit d'ailleurs du bien. Tout

porte à croire qu'on ne verra jamais ce film au Québec. C'est profondément regrettable. Face à pareille situation, on comprend mieux le rôle culturel important que joue et doit continuer de jouer le F.F.M.

M.C.



Un crime parfait? Non, mais une oeuvre brillante signée Hitchcock: *The Rope*.

L'Écran-miroir

On parle volontiers du cinéma comme du voyage immobile. On peut faire, il est vrai, le tour du monde en 80 films. Toutefois, s'il rend bien les émotions, s'il sait faire rire et pleurer, le cinéma manifeste aussi une tendance très nette à l'égoïsme. En Allemagne comme aux États-Unis, un peu partout en somme, on réalise des films sur le cinéma, des films qui se désintéressent du quotidien sans paillettes des uns et des autres, préférant portraiturer les angoisses du créateur, les malaises de l'industrie cinématographique ou la montée irrésistible d'une star. Fascinés par la puissance de leur art, de nombreux cinéastes n'ont pas su résister à la tentation de tourner leur caméra du côté des coulisses ou même de faire ne serait-ce qu'une allusion au cinéma. Personne ne s'en offusque, les non-initiés apprécient qu'on leur montre l'envers du décor. Aussi, encouragé, le septième art continue-t-il de se regarder, de se faire des clins d'oeil, de se pasticher, de se raconter, de s'interroger sur grand écran.

Dans cette veine, on pense immédiatement à *La nuit américaine* de François Truffaut, à *The Stunt Man* de Richard Rush, à *Passion* de Jean-Luc Godard, à *Stardust memories* de Woody Allen, à *Qu'est-ce qui fait courir David* d'Elie Chouraqui et, bien sûr, à *L'état des choses* de Wim Wenders. A en juger par la programmation du septième Festival des films du monde, on peut croire que la tendance à l'autoportrait et à l'introversiion se maintient. L'écran-miroir se porte bien.

L'exemple le plus frappant provient certainement du cinéma israélien. Dans *Nagua*, son premier film, Amos Gutmann, jeune cinéaste israélien (et homosexuel), présente un jeune cinéaste israélien qui ne parvient pas à réaliser un premier film sur l'homosexualité mais n'en rêve pas moins de la gloire hollywoodienne. Une pure fiction, en quelque sorte... De son côté, avec quand même plus de recul, la cinéaste belge Chantal Akerman (*Les rendez-vous d'Anna*, *Toute une nuit*) propose *Les*